

Le Ressort comique

Le ressort comique ? Non, ami lecteur, il ne s'agit pas ici d'un accessoire de farces et attrapes. Non, il s'agit de la chose la plus sérieuse au monde, car, ainsi que le disait l'immortel Pierre Dac : « *Le rire est à l'homme ce que les bretelles sont au pantalon* », ce qui veut dire que le rire soutient l'homme comme les bretelles empêchent le pantalon de choir (Monsieur le typographe, attention aux fautes de frappe, s'il vous plaît !). Pierre Dac affirmait encore que « *le rire est à l'homme ce que le gilet de flanelle est au pigeon voyageur* », ce qui est moins clair, mais, au fond, veut dire la même chose. Et Raymond Devos n'avait-il pas raison de dire : « *Le rire est une chose sérieuse avec laquelle il ne faut pas plaisanter* » ? Je vais donc aborder un sujet grave jusqu'à l'austérité, que l'on me pardonne. La suite, si je réussis mon entreprise, compensera les moments d'ennui auxquels risquent de vous exposer les pages qui suivent.

Le ressort comique, donc, qu'est-ce ? À vrai dire, je n'en sais trop rien et je ne me risquerai pas à en disserter après les autorités les plus considérables, telles que le philosophe Henri Bergson qui, la dernière année du dix-neuvième siècle, publia un ouvrage irremplaçable, tout simplement intitulé « Le Rire ». Un philosophe ? Oui, et qui devint même professeur au Collège de France l'année même où il publia cet ouvrage – c'est dire si l'on prit celui-ci au sérieux –, puis membre de l'Académie des sciences morales et politiques dès l'année suivante, de l'Académie française à la veille de la Grande Guerre ainsi que de

nombreuses académies étrangères, enfin lauréat du prix Nobel de littérature en 1927. Ouf ! Après un tel homme, que dire sur la nature du rire, son mécanisme, que dire sur le ressort qui le déclenche ?

Mais je n'ai pas l'intention de me travestir en mécanicien du rire, pas plus que, si je vous invitais au restaurant, je ne prétendrais me parer des connaissances du zoologue ou du botaniste ni même du maître queux, lesquels, en revanche, vous diraient pourquoi telle pièce de bœuf présente tels caractères intimes qui en font un morceau de choix ou de quoi est fait le parfum inimitable de ce basilic, que sais-je ? Est-il besoin d'être zoologue et de n'ignorer rien de l'anatomie et de la physiologie des animaux de la mort desquels nous tirons notre vie ; est-il besoin d'être botaniste et de tout savoir sur les mystères de la croissance des végétaux dont nous nous nourrissons ou des secrets du mystérieux laboratoire qu'ils constituent ; est-il besoin de tout cela pour faire un honnête cuisinier, voire un « chef » ? Évidemment non. Toute la cuisine est dans l'art d'accommoder les mets et, dans cet art, la manière compte souvent plus que la matière : les viandes, les poissons, les légumes, les épices les plus recherchés ne valent guère s'ils ne sont pas accommodés ou le sont mal ; inversement, un modeste « bas morceau », une humble pomme de terre, un pauvre œuf peuvent donner naissance à un plat digne de Lucullus s'ils sont transcendés par les mains d'un chef à trois étoiles, voire par celles d'une obscure aubergiste détentrice de certains secrets ou tours de main de la cuisine locale.

Je me propose donc de vous entretenir modestement de l'art d'exploiter un ressort comique plus que du ressort lui-même. Pourquoi tel petit fait fait-il rire ? On serait souvent bien en peine de le dire clairement. Mais qu'importe ; ce qui importe c'est que ce ressort, ce petit

ressort, si simple, si anodin parût-il, soit mis en valeur, « accommodé » pour, d'un repas trivial, faire une dégustation gourmande.

Je connais un chef trois étoiles ès comique et qui vous fait d'une toute petite chose un festival pour les papilles – pardon, pour les zygomatiques –, que l'on rie à gorge d'employé, comme disait mon père, ou que l'on s'épanouisse dans le discret sourire d'une fine délectation. Ce chef trois étoiles, c'est Georges Courteline ; né à Tours en 1858, il mourut l'année de la Grande Crise, peut-être de ce que personne n'avait alors plus envie de rire. Je vais essayer de vous montrer avec quel art il sait monter un soufflé à partir de la moitié d'un œuf. Plus loin, je rendrai hommage à Jules Moinaux, son père – car, de son vrai nom, Courteline se nommait Moinaux, et c'en était un fameux, de moineau ; je le ferai en pastichant bien imprudemment l'une de ses piécettes tirée des « Tribunaux comiques », avec les deux compères vendeurs d'eau-de-vie de prune du conte ci-dessous intitulé : « Le compte n'y est pas. »

Voici donc d'abord, pour tout exemple, le ressort de la piécette de Georges Courteline intitulée : « L'honneur des Brossarbourg » ; j'essaierai ensuite de dire ce que la sauce à la Courteline est capable d'en faire :

Un couple hébergeait pour quelques jours quelques amis. Un soir que, dans son cabinet de toilette, Madame se préparait pour le dîner et se trouvait momentanément dans le plus simple appareil, la tête seulement empêtrée dans un dessous qui s'était pris dans l'édifice compliqué de sa coiffure, la porte du cabinet s'ouvrit doucement et elle entendit une voix masculine dire son admiration tandis qu'une main indiscreète inspectait délicatement son postérieur. Voilà pourquoi, pour laver l'honneur du nom ainsi

sali, cette dame entreprit d'attirer successivement chacun des invités dans un rendez-vous soi-disant galant pour tenter de le faire avouer. En vain. Elle se confia alors à son mari, qui lui révéla être l'auteur de cette plaisanterie douteuse, après avoir d'abord péniblement caché sa fureur devant la description des investigations auxquelles son épouse avait jugé bon de se livrer

Voilà, c'est dit. C'est amusant... très modérément, il est vrai, et si vous vous bornez à ce que je viens de vous en dire, votre auditoire n'aura sans doute qu'un rire de civilité, de convenance ou de complaisance indulgente. La réputation de votre sens de l'humour n'y aura rien gagné.

Georges Courteline appelle ces braves gens : Brossarbourg ; le nom fait déjà sourire. La confession de Madame la baronne de Brossarbourg commence sur le mode dramatique : un incident, dont elle n'a pu seule avoir le fin mot, – « *désormais, je dois tout vous dire, l'honneur des Brossarbourg, Monsieur...* », « — *L'honneur des Brossarbourg, Madame...* ». Il est « *à tout jamais dans le sciau !* » répond-elle. Explosion du baron, qui enjoint à sa femme de nommer son complice.

On ne sait toujours pas quelle entreprise a pu être si attentatoire à l'honneur des Brossarbourg ; rien ne presse. Madame la baronne rappelle la réception du mois de novembre, nomme les invités : le vicomte de La-Mothe-aux-Dames, M. de Poilu-Boudin ; et M. de Brossarbourg de compléter : le docteur Bougredâne... À quel anesthésiste, ce nom grotesque ne rappellera-t-il pas celui – bien réel celui-là – de : Ombredane, inventeur, si je ne m'abuse, d'un appareil utilisé par les anesthésistes. Autant de noms qui accentuent votre sourire. Dans les bons restaurants, on appelle cela une « mise en bouche ».

Suit la relation du méfait ; vous le connaissez déjà, mais le lecteur de Georges Courteline, lui, en ignore encore tout.

« — *Tonnerre de Dieu, la belle femme !... Du satin ! du satin ! oui, oui, du satin tout craché* », s'exclame ce visiteur imprévu. Quand la malheureuse femme recouvre sa liberté de mouvement, il est trop tard, le goujat a disparu. L'honneur des Brossarbourg est ainsi « dans le sciau ».

« — *Comment ! tu n'avais pas reconnu à la voix !*

C'est vrai, cela, cette honnête dame devait bien connaître la voix de son mari, tout de même, et celle de ses invités. Que non pas ; elle a bien cru, à des intonations canailles, reconnaître M. de Proutrépéto, dit-elle. Elle l'attire donc dans un rendez-vous, qui était en réalité un guet-apens, décidée à punir le coupable, si, « *gorgé de voluptés raffinées, prêt à exhaler son âme dans l'ivresse d'un spasme suprême* », il lui avoue, « *petit cochon* », son geste leste. Alors, en effet, tremblez, lecteur, elle eût fait jaillir le poignard qu'elle dissimulait sous son traversin et eût lavé l'honneur des Brossarbourg dans le sang de Proutrépéto. Mais, nul aveu et l'homme manifesta même son incompréhension avec « *une figure à ce point ahurie et idiote, que je ne doutai plus que je me fusse abusée* », explique-t-elle à son époux effaré.

Cela ne vaut-il pas mieux que de dire tout platement qu'elle n'a pas obtenu l'aveu du suspect ?

C'est ensuite M. de Poilu-Boudin qui, soupçonné parce qu'il aurait eu des « regards libidineux », tombe dans un semblable piège, qu'elle décrit de nouveau, mais avec d'autres mots ; cependant, pour la même raison que devant, comme disent les rapports de gendarmerie, le poignard, cette fois encore, est resté sous le traversin.

L'état d'esprit de M. de Brossarbourg, Georges Courteline nous le donne à imaginer et lorsque le mari enchaîne lui-même en supposant que son épouse a, de la même façon, attiré dans son lit le général baron de la Rossardière, le lecteur – qui n'est pas informé comme vous l'êtes – n'imagine pas que c'est sa main qui a, légitimement et délicatement, massé le fondement de son épouse. Puis, c'est le chevalier de Mépié... innocent lui aussi ; et le docteur Bougredâne, suppose le mari, oui, mais ce n'est pas lui qui a eu ce geste lascif. Et de la Mothe-aux-Dames ? Lui aussi, il est tombé dans le piège, mais en est ressorti, comme les autres, fourbu et innocenté.

Jusqu'où n'ira pas la vertueuse Madame de Brossarbourg ? Elle ne cache pas à son mari, qui s'en émeut enfin visiblement, qu'elle en est venue à soupçonner le cocher, voire le concierge, « — *Oui, Monsieur, le concierge ! et j'en aurai le fin mot avant qu'il soit huit jours.* » Alors M. de Brossarbourg perd son contrôle et explose :

« — *En vérité, Madame, vous êtes plus bête cent fois que tous les cochons de Cincinnati !* » Quant à moi, j'ignorais que les cochons de Cincinnati fussent si bêtes qu'on y voie des modèles de bêtise, dirais-je des étalons. Le lecteur qui pourrait m'éclairer sur ce point me rendrait un signalé service. Et M. de Brossarbourg poursuit son réquisitoire contre la sottise de son épouse par des mots qui me font enfin comprendre où Louis de Funès a trouvé l'idée de l'une de ses mimiques les plus connues : « — *Que ma figure se couvre de boutons si je vous eusse pu soupçonner aussi démesurément imbécile !* » On n'est pas plus aimable. Qu'ajoutent ces vitupérations au ressort comique de l'historiette ? Rien, si ce n'est l'accommodation, la sauce sans laquelle il n'y aurait pas de tournedos Rossini et à défaut de laquelle je n'aurais jamais dégusté chez Lu-

cas Carton un inoubliable gratin d'écrevisses. Or qu'est-ce, dites-moi, qu'une écrevisse vaguement bouillie et vierge de toute sauce ? Exactement ce qu'est une « blague » à une bonne histoire.

Et la sauce courtelinesque s'arrête là ? Que non pas. M. de Brossarbourg ayant alors révélé à sa malheureuse épouse que c'est lui qui s'était « *livré à l'innocente plaisanterie qui consista à vous tapoter le derrière en le comparant à du satin* », Mme de Brossarbourg, nullement atterrée à l'idée des faveurs inutilement dispensées à ses invités, se réjouit seulement de n'avoir pas à pousser ses investigations jusqu'au bout :

« — Mon Dieu ! que je suis aise de l'apprendre ! Car, à la crainte que ce fût le cocher ou le concierge, se mêlait vaguement, indicible, la terreur que ce fût le nègre ! »

Rideau.

Rideau, oui, car c'était un véritable drame – en un seul acte et une scène unique, il est vrai –, tandis que l'histoire racontée en « blague », en deux minutes, aurait perdu les trois quarts de sa saveur. Tout le mérite de Courteline est d'avoir donné vie, chaleur et volume à ce qui, sans le choix des noms, du cadre, de la temporaire maîtrise du baron, sans oublier l'emploi généreux de l'imparfait du subjonctif, n'eût été que gauloiserie, sans relief, si je puis ainsi m'exprimer.

Mais, j'arrête là ce commentaire ; il ne saurait rivaliser avec son sujet. Vous feriez mieux de lire Courteline dans le texte.

Alors, le critère d'un mets humoristique bien tourné ? Vous qui appréciez ce que j'appelle prosaïquement les

« blagues », combien de fois vous êtes-vous retenu d'interrompre le conteur, parce que vous entendiez ses blagues pour la deuxième ou troisième fois et que, connu, le ressort en était pour vous détendu ; je le sais, car je ne dédaigne pas les blagues et il m'arrive de tomber ainsi dans le radotage... Maintenant, lisez Courteline, lisez une histoire bien accommodée, dégustez-là ; puis un mois, un an plus tard, reprenez-la : si la « sauce » est de qualité, le ressort comique de l'histoire peut bien être détendu, vous trouverez toujours autant de plaisir à la deuxième ou à la troisième lecture que vous en aviez éprouvé la première fois ; mieux, si l'humoriste est de grand talent, chaque nouvelle lecture vous révélera un nouveau trait d'humour qui vous avait d'abord échappé, comme aux auditions successives des Concertos Brandebourgeois, par exemple, vous découvrez une nouvelle harmonie, une nouvelle phrase musicale dont vous n'aviez pas d'abord perçu la finesse et la sensibilité. Vous voyez bien que, si le ressort comique est nécessaire, il est très loin d'être suffisant pour qu'une histoire soit « bonne ».

Et maintenant, à table ! Mais quelle erreur – je m'en avise un peu tard – de vous avoir mis l'eau à la bouche par l'évocation du grand Georges Courteline ! Il est de ces « mises en bouche » qui éclipsent le menu. C'est une erreur qu'un vrai maître queue ne saurait commettre.

1

Diplomatie

Les salons de l'hôtel de Lassay brillent de tous leurs feux. Ce soir, le Président de l'Assemblée Nationale reçoit le corps diplomatique à dîner. Les hommes ont revêtu leurs habits ; ils sont superbes, parés de leur plastron glacé et derrière leur nœud papillon blanc épanoui ; quand ils font quelques pas, les pans de leurs habits battent leurs mollets et font mine de se mettre à l'horizontale quand ces diplomates s'inclinent pour baiser la main d'une dame aux épaules nues, la taille prise dans une robe qui s'évase et cache le mystérieux mécanisme qui, lorsqu'elle se déplace, lui donne l'apparence de glisser sur le parquet étincelant.

Le ministre plénipotentiaire de la principauté de Costabella erre de groupe en groupe, comme une âme en peine. Il est de taille médiocre, mais se remarque surtout par son exceptionnelle minceur, sa maigreur ascétique même. Le visage est pâle, le nez étroit et dont l'arête blanche et luisante sépare deux yeux profondément tapis dans des orbites ombreuses. Monsieur le ministre plénipotentiaire est triste, il est préoccupé. Ses errances l'amènent à proximité de l'ambassadeur de la République du Halmahera. L'homme a de la prestance, il serait même parfait si son estomac, en poussant son plastron, ne le faisait disgracieusement casser à la hauteur du troisième bouton ; son visage avenant et jovial serait même beau s'il n'était quelque peu enluminé et si le nez ne commençait à bourgeonner sous un vernis cramoisi. Avec une hâte sou-

daine, le ministre plénipotentiaire costabellan se porte alors vers lui.

— Ah ! Cher ami, que je suis aise de vous voir. Je pense souvent à vous...

— Vous me faites trop d'honneur, mon cher.

— Non point, cher ami, non point. Chaque fois que je vous vois, je suis dans l'admiration de votre belle apparence et, vous le dirai-je ? je ne peux en même temps m'empêcher de vous envier.

— M'envier ! Mais pourquoi, grands dieux ?

— Mais votre prospérité, votre santé... Et, chaque fois, je me demande : mais comment cet excellent homme fait-il ?

— Comment fais-je ? Que voulez-vous dire ?

— Mais, pour être si prospère, si beau. Car, enfin, nous faisons le même métier et ce métier n'est guère propre à nous donner ces avantages physiques qui sont pourtant si enviabiles chez vous.

— Question sans doute de complexion, de tempérament...

— Non, assurément non. Une aussi belle apparence suppose une belle alimentation...

— Sans doute, mais nous n'en manquons pas dans l'embarras où nous sommes chaque jour de décider à quel déjeuner, quel dîner nous irons en sortant d'un cocktail donné par tel ou tel de nos confrères.

— Justement, c'est là que le bât blesse.

— Je ne comprends pas. Vous nourrissez là un paradoxe, à défaut, apparemment, de vous nourrir vous-même.

— Point du tout. C'est vous, au contraire, qui êtes — si vous me permettez l'expression — un paradoxe vivant. Car, enfin, comment peut-on se restaurer dans les circonstances que vous rappeliez à l'instant ? Je vous sais galant homme et je ne comprends donc pas. Autour d'une table bien faite, deux hommes sont toujours séparés par une femme, ou deux femmes par un homme, comme vous voudrez, cela revient au même ; quoi qu'il en soit, il y a ainsi une alternance régulière d'hommes et de femmes.

— Où voulez-vous en venir ?

— Mais c'est tout simple. Je dois tenir la conversation à ma voisine de gauche et à celle de droite, ainsi qu'à la femme qui me fait vis-à-vis, sous peine de passer pour un ours. Or, les femmes sont bavardes, oh ! oui, que les femmes sont bavardes ! Le temps que je parvienne à me défaire de ma voisine de gauche, on remporte les hors-d'œuvre, sans que j'aie pratiquement trouvé le temps d'y toucher.

— Mais...

— Attendez. Je me retourne alors vers ma voisine de droite dans l'espoir de gagner quelques minutes pour goûter au plat de résistance que je vois arriver. Mais — pensez-vous !... — je n'ai même plus l'occasion de retenir mon assiette quand, enfin, ma voisine reprend son souffle... Non, attendez, attendez... je m'adresse alors à la jeune femme qui me fait face, dans un dernier espoir de grignoter un peu. Vain espoir..., quand, enfin, j'ai achevé de satisfaire à mes obligations d'homme bien élevé, c'est tout juste si je peux boire mon café. Même bien sucré, c'est